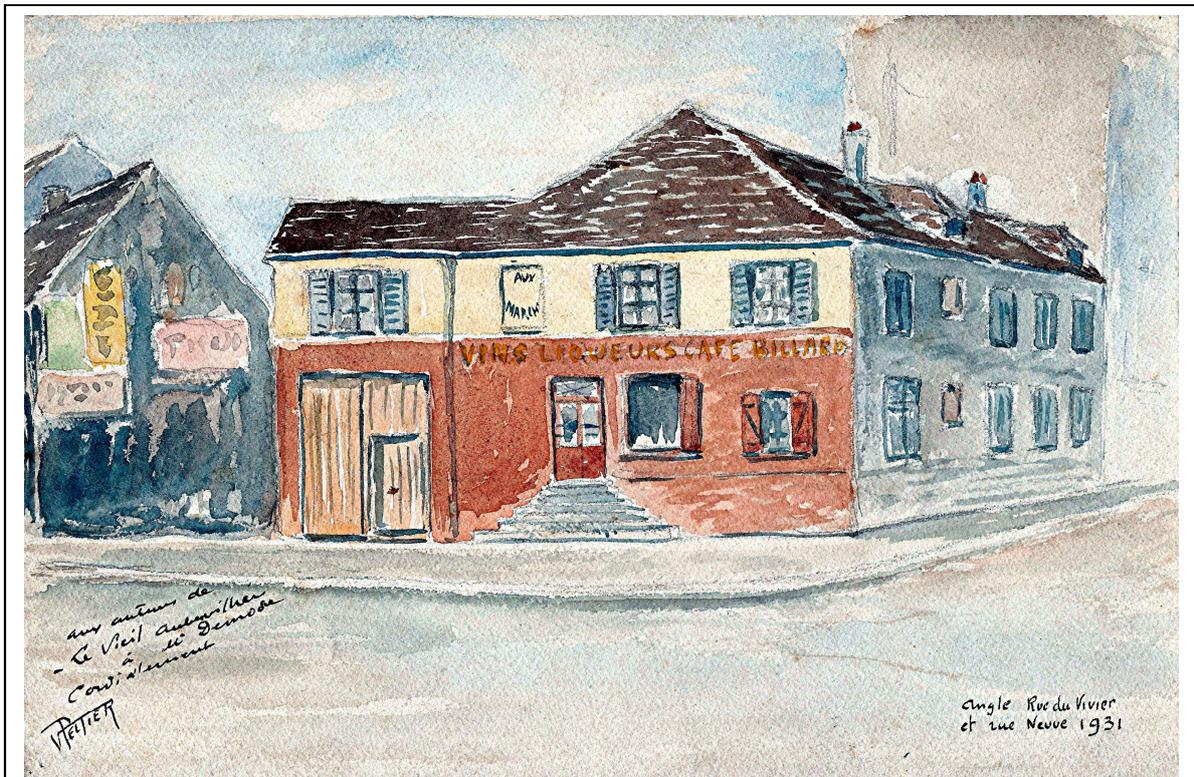
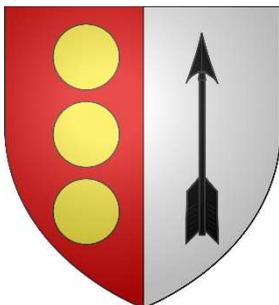


AUBERVILLIERS

LES VERTUS À TRAVERS LE TEMPS



Œuvre de V. Peltier



SOCIÉTÉ D'HISTOIRE

Mars 2023 – N° 105



SOMMAIRE

- **Les architectes-bâisseurs (2)**
- **Sébastien et Jacques Lorenzi (1)**
- **Myriam et Gabriel dans les écoles**
 - **Odette Nilès : 100 ans**
 - **Gabriel Garran**
- **Club Olympique d'Aubervilliers - COA**
 - **Tradition-Tradition**

En couverture : Aquarelle de V. PELTIER – 1931

Angle de la rue du Vivier (actuelle rue Henri-Barbusse) et de la rue Neuve (rue disparue ; à l'emplacement du lycée Le Corbusier)

Dédicace : Aux auteurs de « Le vieil Aubervilliers » - À M^e Demode – Cordialement – V. Peltier

Léo Demode, huissier, et Maurice Foulon, instituteur, sont les auteurs du livre « Le vieil Aubervilliers » paru en 1929. Nous attribuons cette aquarelle à Victor Peltier (1882-1969), natif d'Aubervilliers, où il habita toute sa vie. Il était dessinateur et menuisier.

AUBERVILLIERS - Du bourg agricole à la ville industrielle

Les architectes-bâisseurs (2)

Par Didier Hernoux

Dans nos précédents bulletins de la S.H.V.A., nous avons évoqué les restes aujourd'hui du bâti agricole de 1800 (bulletin 103) et commencé à montrer le travail des architectes-bâisseurs qui ont œuvré au passage de l'habitat du bourg agricole à la ville industrielle (bulletin 104).

Nous allons évoquer des architectes nés dans les années 1860, qui ont eu une vie et une activité d'architecte plus ou moins longue, qui se connaissaient, semble-t-il, l'architecte diplômé déposant des demandes d'autorisation de bâtir pour ses confrères non diplômés.

Marius LARREY

Larrey (Marius), A. V., r. du Midi, 29, à Aubervilliers (Seine). — Lundi et vendredi de 9 à 11 heures.

Annuaire du bâtiment - 1903

Il est né à Clermont-Ferrand le 15 juin 1865 sous son réel patronyme de Marien LARRET : son père était cordonnier. Il épouse Jeanne Planeix, cuisinière, de deux ans son aînée, en 1889 à Clermont-Ferrand.

Le couple s'installe à Paris, Marius Larrey est alors commis-architecte. De ce mariage naît une petite Marcelle en 1891 qui décède à 18 mois. Puis, en 1893, une autre fille portant ce même prénom, qui décèdera à 5 mois. Et un autre enfant en 1895, Renée Louise, qui décèdera elle aussi en bas âge en 1897. Ses parents habitent alors à Aubervilliers au 63 rue Heurtault. Il n'y aura pas d'autre descendance semble-t-il. Sur les différents actes d'état-civil, Marius Larrey est mentionné comme architecte à compter de 1893.

Il décède le 15 février 1917 à La Courneuve.



14 bd Anatole-France

Ses réalisations à Aubervilliers se font sur une période assez courte : de 1905 à 1914. Il commence sur la ville alors qu'il a 40 ans. Il a également travaillé à Pantin et à La Courneuve. Il avait installé son agence d'architecture rue du Midi (aujourd'hui rue Bernard-et-Mazoyer).

On lui doit la conception d'immeubles notables de la ville : 14 bd Anatole-France en 1906, 15 rue Bernard-et-Mazoyer en 1907, 50 rue des Cités en 1908.

Ces immeubles ont des décorations riches et variées, moulures et ferronneries, et veulent donner à la ville se développant une certaine monumentalité dont elle était dépourvue.

Des oriel (fenêtres en avancée) viennent encore enrichir les façades de ces immeubles.



50 rue des Cités



15 rue Bernard-et-Mazoyer

Il a aussi conçu des immeubles plus simples comme au 173 rue André-Karman en 1905, au 52 rue de Presles en 1913. Il a également construit des pavillons et des usines.

Au 118 avenue Victor-Hugo, l'ensemble est composé de deux pavillons. Celui de gauche semble rappeler les Magasins Généraux, celui de droite présente une tourelle donnant une touche médiévale.



118 avenue Victor-Hugo

Adolphe GÉRARD (père & fils)

Gérard (Adolphe), archit., rue de Pantin, 24, à Aubervilliers (Seine). — Lundi, mercredi, vendredi, le matin. — *Téléphone.*
Annuaire du bâtiment - 1904

Contrairement à son confrère contemporain Marius Larrey, Adolphe Gérard (père) était diplômé. Il ne signait donc jamais ses œuvres, ce que faisaient les architectes non diplômés dans le but de montrer leur savoir-faire.

Il est né en 1864 à Grenoble, son père était tanneur. Il se marie en 1886 à Aubervilliers avec la fille d'un marchand de vin. Il est alors commis d'architecte et le couple habite 80 rue Heurtault.

En 1889, naît un garçon, Adolphe Louis et en 1894, Adrien Jules. Adolphe Gérard est alors architecte, le couple habite toujours à la même adresse. En 1897, quand naît leur fille Adrienne, la famille habite au 21 rue de Pantin (aujourd'hui rue du Docteur-Pesqué).

En avril 1900, suite à l'incendie de l'église Notre-Dame-des-Vertus, il est chargé par la justice de relever les plans de l'église. Cet incendie fera l'objet de nombreux articles dans la presse de l'époque.



16 rue de La Courneuve

Il décède le 23 mars 1922 à son domicile, 17 avenue de la République. Il est à noter (d'après le recensement de 1921) qu'à cette adresse habitait aussi Edouard Poisson, ancien Maire de la ville.

Il bâtit surtout des immeubles, mais comme il ne signait pas ses réalisations, on n'en trouve trace que par les demandes d'autorisation de bâtir.



7 rue Charron

On les retrouve dans le centre-ville, au 16 rue de La Courneuve (1907), au 76 rue Heurtault (1910), au 7 rue Charron.



18 avenue de la République

Son œuvre la plus notable est l'immeuble situé au 18 avenue de la République, immeuble qui a été ainsi reconstruit en 1912 après prolongement de l'avenue de la République jusqu'à la Mairie d'Aubervilliers.

Avec son faux-dôme et ses décorations très riches, cet immeuble forme avec son voisin d'en-face au n°17 une véritable porte urbaine prestigieuse. Le niveau de confort de cet immeuble est supérieur aux autres constructions de l'époque, ce qui laisse à penser qu'Adolphe Gérard avait comme clientèle la petite bourgeoisie locale.



38 rue Guyard-Delalain

A noter deux constructions dans le quartier Paul-Bert, au 38 rue Guyard-Delalain et au 195 rue André-Karman : deux constructions de 1908 qui ont de très fortes ressemblances.



195 rue André-Karman

Et le fils ?

Nous l'avons vu : il est né en 1889. La famille habite alors au 80 rue Heurtault. Sur la liste électorale de 1921, il est mentionné qu'il est élève-architecte domicilié au 17 avenue de la République.

Gérard (Adolphe) fils, ar ch., av. de la République. 17, à Aubervilliers (Seine). — Lundi mercredi, vendredi matin. ☎ Flandre 00-18.

Annuaire du bâtiment - 1937

Il reçoit sa clientèle à cette adresse où (d'après le recensement de 1936) habite aussi sa sœur. Il n'est pas simple de déterminer ses constructions. En premier lieu en raison du fait qu'il avait la même identité que son père ; ce sont donc les dates des permis de construire déposés qui nous renseignent. Ensuite parce que certaines de ses constructions ont aujourd'hui disparu, par exemple au 26 rue Lécuyer, nous n'avons comme trace seulement l'étude réalisée en 2004 par les services du Patrimoine de Seine-Saint-Denis.



3 rue Ferragus



114 bd Edouard-Vaillant

Des constructions restent toutefois encore visibles, notamment l'immeuble du 3 rue Ferragus où habitait le docteur Antoine Pesqué, fusillé à Châteaubriant le 22 octobre 1941, ainsi que le 114 bd Edouard-Vaillant dans le quartier du Montfort. Adolphe Gérard (fils) décède en 1959 à Aubervilliers.

(À Suivre...)



DH

Sébastien et Jacques LORENZI

Par Jean-Louis Thomas

L'histoire de Jacques Lorenzi, mort à 15 ans au cours de la Libération d'Aubervilliers, ne peut être dissociée de celle de Sébastien Lorenzi, son père, mort à 32 ans en mission pour l'Armée de l'Air. Nous reprendrons donc ici le fil chronologique de ces deux vies brisées, avec en filigrane la présence aimante de Georgette Lorenzi, épouse et mère, et celle de Jeannine Lorenzi, fille et sœur, Albertivillariennes depuis 1941.

Sébastien LORENZI : une vie brève, une fin tragique

Sébastien Jacques Toussaint Lorenzi est né le 20 janvier 1905 à Bastia.

A l'âge de 12 ans, Sébastien est placé dans la Marine par son père. Il habite alors à La Seyne-sur-Mer. Mais, il ne s'adapte pas au monde de la Marine et ne reste qu'une année. Il est attiré par l'aviation et décide de faire carrière et assouvir sa passion dans l'Armée de l'Air. Sébastien s'engage et devient mécanicien navigant. Il passe plusieurs années au Maroc et est promu instructeur.

Un jour, Jeanne Demolin, lisant le Chasseur Français à Asnières, tombe sur une annonce demandant un soutien pour les militaires au Maroc. Elle écrit, envoie quelques mots et produits de réconfort. Le colis échoit à Sébastien. Une correspondance se met en place entre Jeanne et Sébastien. Jeanne a une fille. Sébastien brûle de faire sa connaissance. Il rentre en métropole et rencontre Georgette, la fille de Jeanne. Nous sommes en 1927.

En 1928, Sébastien épouse Georgette Demolin à Asnières-sur-Seine. Le jeune couple est alors hébergé par les parents de Georgette, concierges à Asnières, en attendant que les logements destinés aux sous-officiers de la Base aérienne de Dugny soient disponibles. Georgette était née le 4 septembre 1910 à Fresnes-sur-Apance (Haute-Marne).

Un petit Jacques, né le 31 octobre 1928 à Asnières-sur-Seine, fait son entrée dans le foyer des tout jeunes parents (23 ans et 18 ans). Sébastien, Georgette et le petit Jacques intègrent ensuite le N° 1 de la rue Maurice Bokanowski (cité de l'Equillez) à Dugny.



Sébastien Lorenzi - 1925 - Maroc

Au recensement de 1931, Sébastien est déclaré Mécanicien Aviateur ; Georgette (épouse) et Jacques (fils) complètent le foyer. Le 1^{er} novembre 1931, Sébastien est blessé en service aérien commandé. Il reçoit la Médaille militaire le 29 avril 1934.

Au recensement de 1936, toujours à la même adresse, le foyer s'est agrandi : Sébastien est noté Militaire - Aviation Dugny. Sont cités : Georgette et Jacques, mais aussi Jeannine née en 1935 (département de la Seine). En effet, Jeannine, la petite sœur de Jacques, est née le 3 mars 1935 à Dugny. Peu après, la famille s'installe à quelques encablures, toujours dans le même quartier des sous-officiers de la Base aérienne de Dugny, au N° 7 square Jean-Jaurès.

Le premier drame

Sébastien Lorenzi se trouve affecté à la Base aérienne de Dugny [qui fut la BA 104 Dugny-Le Bourget] dans la 34^{ème} escadre. Il possède le Brevet de Commandant d'avion. Le dimanche 28 août 1938, il participe avec d'autres avions de son escadre aux fêtes aériennes de Dinard, sous l'égide du Ministère de l'Air. L'aérodrome de Dinard-Pleurtuit était précédemment devenu aérodrome d'état le 17 mai 1938.

A la clôture de ces fêtes aériennes, l'avion dans lequel était embarqué Sébastien Lorenzi, volait plein Ouest. Le Bimoteur Amiot 143, avion de bombardement de nuit, fut pris dans une terrible et épaisse nappe de brouillard. Le vol devenait impossible et le pilote décida de se poser. La manœuvre délicate exécutée avec une visibilité très réduite aurait pu réussir, si l'appareil n'était venu frapper des arbres. L'Amiot-143 fut alors éventré, des sièges furent arrachés. L'adjudant-chef Lorenzi et l'adjudant Paris furent éjectés de l'avion. Telle fut la présentation de l'accident que fit le journal Ouest-Éclair.



Un autre avion de la même escadre participant à la fête de Dinard fut pris dans le même brouillard et dut se poser sur la plage de Ville-Berneuf à Pléneuf, juxtant Saint-Alban. L'équipage s'en sortit indemne.

Après l'accident, l'avion « Lieutenant Raynaud » s'immobilisa à Saint-Alban (Côtes du Nord), dans le hameau de La Ville Marque à quelques 35 kilomètres de Dinard.



Un Amiot-143 – du même modèle que l'avion de Sébastien Lorenzi

L'équipage était composé de cinq militaires. Les journaux de l'époque présentèrent le capitaine Besnard (commandant de bord), le sergent-chef Terel (pilote), le sergent Weiss, l'adjudant Paris (radiotélégraphiste) et l'adjudant-chef Lorenzi (mitrailleur).

Le capitaine Besnard et le sergent Weiss sortirent indemnes du terrible accident. Le sergent-chef Terel fut légèrement blessé. L'adjudant Paris, radiotélégraphiste, fut gravement blessé : choc à la tête, bassin défoncé et une jambe brisée. Il ne perdit pas connaissance et transmit même un message de réconfort à son épouse avant d'être transféré à l'hôpital de Saint-Brieuc. L'adjudant Paris mourut avant même d'arriver à Saint-Brieuc.

Quant à Sébastien Lorenzi, il fut lui aussi transporté à Saint-Brieuc à l'Hôpital des Capucins, 17 rue des Capucins, dans le pavillon militaire. Sébastien Lorenzi était dans le coma depuis l'accident. Son état était désespéré.

Ce jour-là, le Ministre de l'Air, Guy La Chambre, présidait les fêtes aériennes de Dinard. Il vint, dans la nuit, à l'improviste, se recueillir à Saint-Brieuc, devant le corps de l'adjudant Paris, ainsi que devant l'adjudant-chef Lorenzi toujours dans le coma.

Guy La Chambre fut ministre de l'Air de 1938 à 1940, député de 1928 à 1942 et de 1951 à 1958. Il fut également maire de Saint-Malo de 1947 à 1965.

Quant à l'hôpital des Capucins, il a depuis été transformé en EHPAD.

Jeannine, âgée de 3 ans à l'époque, nous apporte des précisions sur les circonstances de l'accident, éléments rapportés par sa mère, Georgette, extraits de l'enquête qui s'en est suivie et des témoignages qu'elle a pu glaner auprès de la 34^{ème} escadre. Certains éléments viennent contrarier le récit qui avait été publié dans la presse au lendemain de l'accident.

Sébastien Lorenzi était le pilote de l'avion. Pris dans le brouillard, il reçut l'information d'un autre avion de l'escadre qu'en montant en altitude, le ciel était totalement dégagé. La couche de brouillard était peu épaisse et la navigation pouvait continuer tranquillement au-dessus de la nappe de brouillard. Sébastien voulut faire de même, mais le commandant de bord (le capitaine Besnard) refusa. Il ordonna au contraire d'effectuer un atterrissage d'urgence, jugeant que la navigation à l'aveugle ne pouvait pas continuer. Sébastien ne souhaitait pas atterrir, mais le capitaine fit jouer son grade supérieur et sa position de commandant de bord pour lui imposer la manœuvre d'atterrissage que Sébastien jugeait risquée. Il fut même question de dégradation si Sébastien ne respectait pas les ordres du commandant de bord.

Dès lors, Sébastien se prépara à l'atterrissage. Le capitaine Besnard, le sergent-chef Terel et le sergent Weiss étaient positionnés à l'arrière de l'appareil. L'adjudant Paris, le radiotélégraphiste, refusa de quitter Sébastien qui pilotait. Il resta donc à ses côtés.



L'Amiot 143 après l'accident

L'avion fut éclaté par les arbres. Les sièges du pilote et du radio furent éjectés.

Comme nous l'avons vu, l'adjudant Paris mourut dans l'ambulance qui le transportait à l'hôpital de Saint-Brieuc. L'adjudant-chef Sébastien Lorenzi tomba dans le coma. Il avait subi un violent traumatisme cervical (coup du lapin) lorsque l'appareil s'écrasa et la colonne était touchée.

Georgette Lorenzi et son frère Emile partirent aussitôt de Dugny en voiture. Arrivés à l'hôpital de Saint-Brieuc, ils trouvèrent Sébastien dans une semi-conscience.

Georgette put croiser le regard perdu de Sébastien. L'adjudant-chef Sébastien Lorenzi mourut ce lundi 29 août 1938 à 18 h. Il avait 33 ans.

Le capitaine Besnard fut mis en cause, suite à sa mauvaise appréhension du vol et à la mise en péril de son équipage.

Georgette LORENZI devenue veuve LORENZI

Georgette, dévastée, se retrouve veuve à 28 ans, devient chef de famille et doit s'occuper de ses deux enfants : Jacques 10 ans et Jeannine 3 ans.

Par décret du 13 décembre 1938 rendu sur le rapport du Ministère de l'air, Sébastien Lorenzi, adjudant-chef à la 34^{ème} escadre aérienne, fut nommé Chevalier dans l'Ordre national de la Légion d'Honneur, décoré à titre posthume au titre de blessé en danger de mort.

En mars 1939, Georgette Lorenzi est encore domiciliée au 7 square Jean-Jaurès à Dugny lorsqu'elle reçoit la Croix de Chevalier et le diplôme de la Légion d'Honneur de Sébastien.

Le 3 juillet 1939, le Lieutenant-colonel François écrit à Madame Lorenzi : « Le nom de Sébastien Lorenzi sera donné à un avion de la 34^{ème} escadre de bombardement qu'il a si héroïquement servi. » Tout juste deux mois après, la Seconde Guerre mondiale est déclarée.

Fin mai 1940, c'est l'exode. Georgette et les deux enfants partent se réfugier dans la Creuse. Il était temps. Le 3 juin 1940, le quartier est bombardé par la Luftwaffe allemande, l'objectif initial étant la Base aérienne de Dugny et les pistes d'atterrissage.

Georgette Lorenzi et sa fille reviennent à Dugny pour la rentrée des classes. Après le bombardement du 3 juin 1940, dans ce qu'il reste des immeubles, tout a été vidé, pillé. Georgette a tout perdu. Elle retrouve quelques meubles dans la caserne de gendarmerie voisine. Elle voit une annonce concernant des logements libres à louer à Pantin. Elle saute sur l'occasion et se retrouve avec Emile son frère (dit Bébert), Jacques et Jeannine dans un grand trois-pièces au 42 avenue Jean-Jaurès au 2^{ème} étage.

Jacques est scolarisé à l'école Condorcet – Rue Condorcet à Pantin, à deux pas des Quatre-Chemins et « à un pas » de l'église Sainte-Marthe. Il passe avec succès son Certificat d'études le 12 juin 1941. Pour l'été, l'association d'entre-aide, les Ailes Brisées, trouve un point de chute pour la petite Jeannine, âgée de 6 ans. Georgette, sa maman, est autorisée à accompagner Jeannine et à aider l'association d'accueil sur place. Georgette et Jeannine partent ainsi pour Contres dans le Loir-et-Cher chez Mademoiselle Gresle au lieudit La Poïle. Jeannine devient alors pour tous Jeaninou, la petite mascotte de la maison d'accueil. Contres se trouve à quelques kilomètres au Nord de la Ligne de démarcation, en zone occupée depuis le 25 juin 1940.

Jacques, quant à lui, est envoyé par Les Ailes Brisées dans un château près de Blois. Il était assez proche de Contres, car Jeannine se souvient que Jacques était venu à vélo pour passer une journée avec sa mère et sa sœur. Jeannine garde un grand attachement pour ce séjour.

De par sa situation de veuve de militaire, Georgette a la possibilité d'inscrire son fils Jacques à l'École des Pupilles de l'Air à Grenoble. Et Jacques fait donc son entrée dans cette école le 15 octobre 1941. Il a à peine 13 ans. C'est la toute première promotion pour cette nouvelle école, installée Boulevard Joseph-Vallier à Grenoble, et qui compte alors soixante élèves.

Le logement de Pantin devient alors trop grand et trop cher pour Georgette et sa fille. Aussi, elles traversent l'avenue, pour s'installer au 25 de l'avenue Jean-Jaurès à Aubervilliers, au deuxième étage sur cour.

(À Suivre...)



J L T

Avec l'aimable autorisation de Jeannine Lorenzi [*dite Jeaninou et Ninine*], qui a apporté ses précieux et nombreux souvenirs à ce récit.

Autres sources : École des Pupilles de l'Air Élève Jacques Lorenzi de Montbonnot, Association des Anciens Élèves des Écoles des Pupilles de l'Air (AEPA), Ouest-Éclair, Avionslegendaires.net



MYRIAM et GABRIEL

Par Claudette Crespy

Photos : Didier Hernoux
Dessins : enfants de CM1



Nos deux compagnons de route avaient demandé à la Société d'Histoire et à la municipalité de les aider à faire profiter tous les enfants de CM1 de notre ouvrage «*Raconte-moi Aubervilliers*».

C'est ainsi que Madame le Maire, les élus, le service de l'enseignement et, bien sûr, les bénévoles de l'association, se sont mobilisés pour obtenir les rendez-vous dans toutes les classes de CM1, soit pour 19 écoles publiques et 2 écoles privées, un total de 56 classes. Ce ne fût pas une mince affaire.

Du 12 décembre au 26 janvier, Myriam et Gabriel ont arpenté les rues de la ville, livres et clés USB dans les sacs à dos pour apporter le travail de la Société d'histoire dans les écoles. Myriam précise que, pour les exemplaires offerts aux enseignants, c'est la mairie qui a réglé la facture de l'imprimerie Edgar, ainsi que les clés USB qui permettront aux enfants de visionner ce document.

Myriam et Gabriel ont tenu un suivi de toutes ces visites et leur conclusion est que les enfants d'un quartier ne connaissent pas forcément beaucoup les autres coins de la ville. En conséquence, ils se sont proposés pour leur faire découvrir.



Myriam et Gabriel ont noté certaines questions posées fréquemment par les enfants, comme «*D'où vient le nom de notre ville* » ou «*Quelle est la date de la construction de notre école* » et «*Avant, qu'y avait-il ici ?* ».

Parfois aussi, ils ont dû répondre à des questions surprenantes, comme «*En 1060, où les gens faisaient leurs courses et y avait-il un coiffeur à Aubervilliers ?* ». Dans une école où Madame Karine Franclet était présente, et après beaucoup de questions, certains enfants ont trouvé leur vocation : devenir Maire.

Un bénévole, retraité, et qui avait fréquenté dans son enfance l'école visitée, s'est vu demander : «*Comment avez-vous fait pour retrouver le chemin ?* ». Ou encore, quand Gabriel annonça que l'histoire durait presque un millénaire, et que la question était : «*C'est combien d'années ?* », un enfant a pris son stylo, sa main gauche comme support, fit rapidement la multiplication et donna la réponse incertaine : «*1 000 ou 10 000 ?* ».



Myriam et Gabriel ont été ravis de l'accueil qui leur a été réservé par les directeurs et enseignants, de l'accompagnement municipal et fiers de l'intérêt des élèves pour ce document. Myriam ajoute : «*Je crois que nous nous sommes fait beaucoup d'amis* ». «*Oui, dit Gabriel, et nous allons sans aucun doute les revoir bientôt* ».



Pour les adhérents qui ne connaissent pas encore Myriam et Gabriel : il s'agit de deux enfants imaginaires, créés pour la narration de «Raconte-moi Aubervilliers».

Odette NILÈS

100 ans d'engagements et de témoignages

Par Didier Hernoux

A l'origine de notre recherche

Notre recherche est la conséquence d'une réaction d'une habitante d'Aubervilliers à une photo montrant un groupe de femmes lors de la libération d'Aubervilliers en Août 1944.

Elle y reconnaissait Odette NILÈS qui a été sa chef de service et qui l'a accueillie lors de son embauche à la Mairie d'Aubervilliers.

Nous avons appris par la petite-fille d'Odette NILÈS que ce ne pouvait être sa grand-mère sur la photo, car elle participait au même moment à la Libération de Bordeaux.

Nous avons aussi appris qu'Odette NILÈS allait fêter ses 100 ans le 27 décembre 2022 et qu'elle était probablement la dernière survivante des camps de Châteaubriant, d'Aincourt, de Gaillon, de Lalande et de Mérignac, camps où elle a successivement été emprisonnée.

Sachant qu'elle a travaillé très longtemps à la Mairie d'Aubervilliers (de 1946 à 1982), nous nous sommes rendus aux Archives Municipales d'Aubervilliers le 27 décembre 2022, jour de ses 100 ans !

Nous avons beaucoup appris de l'ouvrage qu'elle a écrit avec Serge Filippini « Guy Môquet mon amour de jeunesse » (éditions l'Archipel), des archives de journaux et sonores (Le Parisien, l'Humanité, Libération, Actu-44, Radio-Châteaubriant). Nous voulons aussi remercier sa petite-fille, Carine PICARD-NILÈS qui, à la suite de ses grands-parents, perpétue cette mémoire et fait vivre l'Amicale de Châteaubriant – Voves – Rouillé – Aincourt.



Libération d'Aubervilliers août 1944 ; un groupe de femmes angle des rues Sadi-Carnot et de la Goutte d'Or (aujourd'hui rue André-Karman) (Arch. Municip. d'Aubervilliers, fonds SHVA, cote 3FINUM_SHVA_19)

Son enfance, son engagement jusqu'à la déportation à Châteaubriant

Odette NILÈS (née LECLAND le 27 décembre 1922) a grandi à Drancy. Ses parents étaient simples, modestes, mais engagés. Et Odette elle-même a eu, dès ses 12 ans, envie de participer à des activités sociales.

La Seconde Guerre mondiale éclate et son père est arrêté en 1940. Il ne fut pas facile dans ce contexte pour sa mère de faire vivre la famille en faisant des ménages.

Odette NILÈS ne se résigne pas à l'occupation, ne se pose guère la question des risques encourus et participe à des actions comme des livraisons de tracts en vélo, la manifestation du 14 juillet 1941, le

collectage de cahiers de doléances et échappe de peu à l'arrestation lors d'une perquisition. Comme dit dans son livre « Nous ne faisons pas de la résistance, nous l'inventons ».



Odette NILES jeune
(coll. O. N.)

C'est en se rendant à une manifestation le 13 août 1941 qu'elle est arrêtée, probablement à cause d'une dénonciation. Elle est condamnée à mort, peine commuée en peine de prison pour elle et 12 autres jeunes. Trois autres seront exécutés le 27 août.

Transférée au dépôt de la Préfecture, puis à La Roquette, elle côtoie d'autres détenues de droit commun et découvre que certaines ont vécu dans la prostitution et la drogue, ce qu'elle ignorait jusque-là. C'est ce qu'elle appelle « mes universités ». Mais, elle côtoie aussi d'autres détenues « politiques » avec qui elle organise des actions, notamment pour obtenir le droit à la toilette et pour être regroupées entre détenues politiques.

En septembre 1941, elles sont 48 femmes (ainsi que 70 hommes) à être transférées au camp de Châteaubriant (entre Rennes et Nantes). L'accueil est brutal, mais elles sont accueillies par les autres détenus.

De sa rencontre avec Guy Môquet à la journée tragique du 22 octobre 1941

Créé en 1940, ce camp a été agrandi d'un camp P2 dans lequel ont été détenues Odette et les autres femmes transférées de La Roquette. Le jeune Guy Môquet, détenu depuis plus longtemps, était lui dans le camp P1. Les deux camps avaient une barrière commune où les détenus des deux camps se parlaient, éloignés d'un mètre de la barrière. C'est là qu'Odette a connu le jeune Guy Môquet (arrêté en octobre 1940). Il était le fils de Prosper Môquet, député de Paris, arrêté en octobre 1939.

Au camp, Odette avait un groupe de copines que les autres détenus appelaient les « bistouillardes ».

Dans cette période de captivité, il fallait absolument combattre l'oisiveté et s'ouvrir à des connaissances nouvelles qu'on devait ensuite transmettre aux autres. Odette a ainsi appris la sténo.

Guy Môquet était rieur, cultivé, aimait écrire. Guy a le « béguin »

pour Odette avec qui il a beaucoup de points communs. Il lui offre une bague fabriquée au camp dans une pièce de monnaie, une photo et lui réclame un « bécot ». Mais il n'est guère possible d'avoir une intimité de part et d'autre d'une barrière où les prisonniers se rencontrent. Guy passe même clandestinement la frontière entre les deux camps pour aller chercher son « bécot », mais part en courant quand il voit qu'Odette n'est pas seule.

Fin septembre, le ministère de l'Intérieur fait dresser une liste de détenus jugés dangereux qui serviront de sacrifiés, si l'armée nazie réclame des otages en représailles.



Les 48 femmes transférées de la prison de La Roquette au camp de Choisel, Châteaubriant. Odette en haut au centre. (source : livre : « Guy Môquet, mon amour de jeunesse », coll. O. N.)

Le 20 octobre un attentat a lieu contre le Feldkommandant de Nantes. L'armée d'occupation réclame l'exécution de 50 otages, puis de 50 autres si les auteurs de l'attentat ne sont pas trouvés dans les trois jours.



Guy Môquet à Châteaubriant
(coll. O. N.)

Les otages sont enfermés dans un baraquement, les mitrailleuses mises en place. Le matin du 22 Guy demande à voir Odette à la barrière. Il ne sait pas encore qu'il fera partie des otages. Son nom a été ajouté probablement parce que son père était député.

27 otages sont fusillés à Châteaubriant (dont Guy Môquet et Antoine Pesqué, médecin à Aubervilliers), 16 à Nantes et 5 au Mont Valérien.

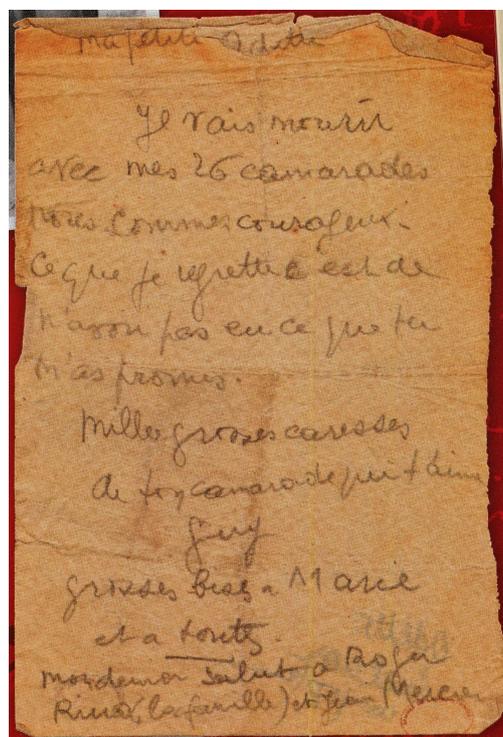
Guy a écrit une lettre à ses parents mais a aussi laissé un billet à Odette. Un gendarme le remettra à Odette qui ne savait pas encore que Guy Môquet avait été lui aussi fusillé.

Odette NILÈS conservera avec elle la bague de Guy, sa photo et la lettre qu'elle ne rendra publique que 60 ans plus tard, devenant ainsi « la fiancée de Guy Môquet ».

Une détenue, Marie Kerivel, dont le mari faisait partie des otages a demandé à prendre la place de Guy Môquet, ce qui a été refusé. Le 23 octobre, une femme est venue chercher son mari dont la libération avait été prononcée pour apprendre qu'il avait été fusillé le 22.

Les corps des otages exécutés ont été répartis dans différents cimetières.

Transcription du billet de Guy Môquet : *Ma petite Odette. Je vais mourir avec mes 26 camarades. Ce que je regrette c'est de ne pas avoir eu ce que tu m'as promis. Mille grosses caresses de ton camarade qui t'aime. Guy...*



Le billet à Odette écrit par Guy Môquet
(MRN - Fonds Môquet - Saffray)

De camp en camp ; La libération et sa rencontre avec Maurice Nilès



Le camp de Châteaubriant (MRN/Fonds de l'Amicale de Châteaubriant-Voves-Rouillé-Aincourt)

Début 1942, l'armée anglaise ayant bombardé Saint-Nazaire, l'armée allemande craint les bombardements et que les prisonniers ne s'évadent. Les hommes sont transférés à Voves (près de Chartres), les femmes à Aincourt (près de Pontoise). À Aincourt, sont aussi envoyées des femmes de confession juive. Les femmes s'organisent pour faire classe aux enfants eux aussi emprisonnés.

S'évader ? Pour être réussie une évasion devait être préparée. Mais le mouvement de résistance ne prévoyait pas de faire évader des femmes.

Odette écrit à la mère de Guy qui lui répond. Les gardiens lui annoncent cette lettre, mais ne la lui remettent jamais.

Les prisonnières juives sont déportées, Odette et ses camarades envoyées au camp de Gaillon (près d'Évreux), puis Lalande (dans l'Yonne) et enfin Mérignac (près de Bordeaux).



*Odette et une de ses amies à Mérignac
(MRN / Fonds Môquet-Saffray)*

A Mérignac, Odette tombe très malade, réussit à se faire hospitaliser suite à la mobilisation de ses copines. Il faut dire que les autorités (bien souvent françaises) craignaient encore plus les prisonnières que les prisonniers, car elles les jugeaient moins gérables. A l'hôpital, Odette se fait voler la photo que Guy lui avait donnée.

En 1944, les rumeurs d'un débarquement proche font que la surveillance dans les camps se relâche un peu et c'est à cette faveur qu'Odette réussit enfin à s'évader.

L'accueil auprès des FTP [*Francs-tireurs et partisans*] n'est pas des plus chaleureux et les femmes sont souvent affectées à des tâches ingrates ; ce qui révolte Odette et ses amies. Ironie de cette période troublée, Odette a même failli être tondu(e) comme collaboratrice avec l'occupant !

C'est alors qu'Odette NILÈS rencontre celui qui deviendra son mari, Maurice NILÈS alors responsable FTP de la région Grande-Charente (7 départements).

La reconstruction, les années à la Mairie d'Aubervilliers, les années de témoignage

Odette s'est mariée avec Maurice NILÈS en 1945 et a donné naissance à leur fils Claude-Guy. Un jour qu'elle se reposait elle entend du bruit dans l'escalier. Ses amis de détention les « bistouillardes » s'étaient cotisées pour l'achat d'un landau. Elle était la première à l'utiliser. Ce même landau promènerait les bébés de toutes les « bistouillardes ».

Avec Maurice, son mari, elle participe dans l'ombre à la reprise de la vie locale et à la reconstruction du pays. Maurice devient adjoint au Maire de Drancy en 1947, puis Député et Maire en 1959. Odette est embauchée à la Mairie d'Aubervilliers en mars 1946 comme Chargée du Patronage Laïc. Jusqu'en avril 1982, elle œuvrera dans le secteur de la petite enfance à Aubervilliers.



*Odette NILÈS et Jack Ralite : elle reçoit
la Légion d'Honneur le 17 juin 1983
(coll. O. N.)*

Mais la vie d'Odette NILÈS a été pour beaucoup une vie de témoignage, notamment auprès de la jeunesse. Elle s'est toujours battue pour que soit reconnue la place des femmes dans la Résistance et pour la mémoire de ceux qu'elle a vu disparaître pendant la guerre, dont Guy Môquet, son « amour de jeunesse ». Elle a aussi été Présidente de l'Amicale Châteaubriant-Voves-Rouillé-Aincourt.

Ces quelques pages sont bien insuffisantes pour raconter cette vie. Nous ne pouvons que vous conseiller la lecture du livre d'Odette NILÈS : « Guy Môquet, mon amour de jeunesse ».

Gabriel GARRAN :

« *L'avenir du théâtre appartient à ceux qui n'y vont pas* » !

Par Bernard Orantin

Gabriel Garran a profondément marqué l'histoire culturelle d'Aubervilliers en créant le Théâtre de la Commune.

Après son service militaire, il intègre différentes troupes de théâtre amateur et se lance dans la mise en scène. La lecture d'un article de Jean Vilar, le grand homme de théâtre, directeur du festival d'Avignon, qui revendique la création de théâtres en banlieue, l'interpelle fortement. Gabriel Garran se heurte à des refus, jusqu'à la rencontre avec Jack Ralite, alors adjoint à la culture et à l'enseignement. Celui-ci lui fait connaître un groupe de jeunes ouvriers, employés, enseignants, moniteurs, qui cherchent à faire du théâtre. De cette rencontre naît une école d'art dramatique, le groupe Firmin Gémier, fondateur du Théâtre National Populaire, né à Aubervilliers.

En 1961, il organise un festival théâtral dans le gymnase Guy-Môquet avec « La Tragédie optimiste » de Wsewolod Vichnievski qui est jouée pour trois représentations devant 3 500 spectateurs, après un travail en profondeur mené parmi la population de la ville. Les années suivantes seront présentées « L'étoile devient rouge », « Charles XII », « Coriolan ».



Parallèlement, le projet de construction d'un théâtre voit le jour. La vieille salle des fêtes située dans le square Stalingrad est complètement transformée. René Allio conçoit l'architecture intérieure du nouveau théâtre avec une innovation que constituait la régie, installée dans une passerelle en verre au-dessus de la salle ; Noël Napo est le directeur technique, Josyane Horville la directrice administrative et Michel Bataillon l'adjoint de Gabriel Garran.

Le Théâtre de la Commune, premier théâtre de banlieue, ouvre le 25 janvier 1965, théâtre que Gabriel Garran dirigera jusqu'en 1984. Le théâtre est totalement financé par la ville, l'État se contentant de prêter trente projecteurs et deux tables à repasser. Parmi les premiers succès, citons, « Andorra » de Max Frisch, qui marquait les débuts de Marie-Christine Barrault, « La mort d'un commis-voyageur » d'Arthur Miller, brillamment interprétée par Claude Dauphin, « le Rire du fou », « A 50 ans elle découvrait la mer » de Denise Chalem, etc... Le Théâtre de la Commune deviendra Centre Dramatique National en 1971.

Après vingt ans à la direction du Théâtre de la Commune, Gabriel Garran la quitte pour fonder le Théâtre international de langue française installé dans le parc de la Villette. Il participera à faire connaître Aubervilliers très loin de notre ville (à Montréal, un canadien rencontre un touriste français : « Vous venez d'Aubervilliers ? Ah oui, la ville où il y a un théâtre ! »)

Pour les trente ans du Théâtre de la Commune, Gabriel Garran déclarait « Si on m'ouvrait le cœur, on y lirait le nom d'Aubervilliers ». Gabriel Garran est décédé le 6 mai 2022 de l'âge de 95 ans.



Merci Gaby, comme ses amis l'appelaient affectueusement.

A lire : « Géographie française » (édité chez Flammarion) où Gabriel Garran relate son enfance et son adolescence de petit parisien, fils d'immigrés juifs polonais, pendant la guerre.

A voir : sur le site des archives municipales, la vidéo tournée à l'occasion des cinquante ans du Théâtre de la Commune :

<https://albertivi.aubervilliers.fr/lavenir-du-theatre-appartient-a-ceux-qui-ny-vont-pas-les-50-ans-du-theatre-de-la-commune/>

LE CLUB OLYMPIQUE D'AUBERVILLIERS (C.O.A.)

Une longue vie au service du sport (1893 – 2022)

Par Bernard Orantin

La Société d'histoire a rencontré deux dirigeants de ce club historique d'Aubervilliers, Suzanne Lopez et Ambrosio Losada, après sa dissolution effective au 1^{er} septembre 2022.

Le C.O.A. a été créé en 1893. C'était le plus ancien club sportif de la ville, et le troisième plus ancien de France, après le Stade Français et le Racing-club de France.

Le Club était multisports :

- une section de boules jusqu'en 1967
- une section athlétisme jusqu'en 2022
- une section basket jusqu'en 1954
- une section boxe jusqu'en 1954
- une section football jusqu'en 1963
- une section tennis de table jusqu'en 1954



Suite à l'arrêt des autres sections, le COA est devenu un club d'athlétisme de partir de 1968.

En 1932, le président était Constant Louis Bréans, épaulé par Henri Trapon, ex-sociétaire de l'AS-Montferrandaise et du Red-Star.

Henri Trapon fut un grand coureur de fond. Il a travaillé à la mairie d'Aubervilliers (au service des élections où il préparait des plaques de zinc pour les urnes).



Louis Constant Bréans

Il fut aussi champion de France par équipe de cross-country sur 14 km à Maisons-Laffitte en 1937...

Durant les années 1930, un athlète de haut niveau marqua son époque : Louis Constant Bréans (le fils) remporta le challenge Biscot de Clamart en 1933 et 1934.





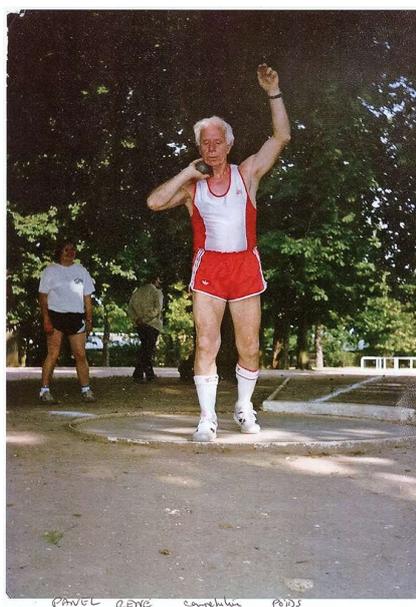
mais aussi champion de France sur 1500 mètres la même année, champion de France de cross-country en 1938, 1^{er} au grand prix de Paris en individuel et par équipe en 1939, champion de France sur 1500 mètres à Colombes en 1941, 1^{er} au challenge Auguste Delaune de Pierrefitte en 1945.

Il a aussi battu le grand champion Marcel Hansenne, alors en début de carrière.

En 1945, suite à une blessure au talon d'Achille, il met fin à sa carrière pour se consacrer à l'entraînement des athlètes du C.O.A.

Le club était un des meilleurs clubs français d'athlétisme, avec des sportifs comme Demay, qui travaillait, comme beaucoup d'autres, à la mairie d'Aubervilliers (Demay était au service de l'aide sociale).

Après la guerre, beaucoup d'athlètes ont vu leur carrière de sportif arrêtée. Ceux qui sont restés ont mis leurs savoirs et leurs expériences au service des autres athlètes.



René Panel est venu au club dès l'âge de 13 ans. C'était un sportif complet, d'un haut niveau dans beaucoup de disciplines, ce qui lui a permis d'atteindre 6444 points au décathlon. Il est décédé en 2014.

Voici quelques noms de sportifs de cette époque ;

- Daniel Lefaucheur, vice-champion de France sur 3000 m Juniors en 1972
- Jean Panel, sur 800 et 1500 mètres, sélectionné en équipe de France de relais à Bourges
- Suzanne Lopez, sprinteuse, sélectionnée en équipe de France vétérane
- Ambrosio Losada, 800 et 1500 mètres
- Odile Hierso, championne de Seine-Saint-Denis sur 400 mètres en salle et en cross-country et qualifiée aux championnats de France
- Numidia Kadri, qualifié aux championnats de France sur 200 mètres

- Michel Jouvencel, qualifié en équipe de France des vétérans sur 400 et 800 mètres
- Madame Panel, internationale de cross-country dans les années 1946-1945
- Le fils Jean Panel, sélectionné en équipe de France, est devenu médecin du sport.
- Brice Panel, le petit-fils, inscrit dans un autre club de la banlieue parisienne, est un grand spécialiste du 400 et 800 mètres et qui a participé aux championnats du monde et aux Jeux Olympiques de Pékin en 2008.



Jouvencel. Michel
La Courneuve le 14/11/2003 cross COA

Les sportives s'entraînaient sur un lieu distinct de celui des hommes, en l'occurrence au stade Léo-Lagrange, à l'emplacement de l'actuelle piscine rue Edouard-Poisson. Le club des filles était nommé le S.F.A.



Odile Hierso

Odile Hierso, championne de Seine-Saint-Denis sur 5,500 km et sur 400 m ; qualifiée pour les championnats de France.

En 1982, le C.O.A crée « les nocturnes du vendredi d'Aubervilliers » au stade Auguste-Delaune auxquelles participent de grands champions comme Maurice Houvion pour le saut à la perche.

En 1983, ces nocturnes deviennent « les nocturnes du mercredi d'Aubervilliers » au nouveau stade André-Karman, d'avril à juillet, avec la participation de grands clubs comme le Stade Français, le Racing-Club de France, le CA Montreuil, le club de Pierrefitte et des clubs étrangers.

Ces nocturnes ont disparu en 2007 et, avec beaucoup d'énergie de la part des dirigeants du club et du C.M.A. athlétisme, ont repris une fois par an en 2017, 2018, 2019, 2022.

Le manque de moyens financiers et humains a conduit à la dissolution du Club olympique d'Aubervilliers.

Les athlètes et les dirigeants en ont été très peïnés, mais gardent dans leur cœur l'histoire d'un beau parcours sportif.

TRADITION – TRADITION

Que le moment est agréable. Se retrouver, raconter, échanger. Partager et déguster la Galette.

Plus de cinquante adhérents de la Société d'Histoire s'étaient réunis autour de la galette. Pardon, autour des galettes. La Salle Ambroise-Croizat faisait salle comble ce samedi 14 janvier !

L'occasion pour beaucoup de découvrir le livre « Raconte-moi Aubervilliers ».

À chaque fève trouvée, un petit cadeau.

Madame le Maire Karine Franclet et son adjointe Kourtoum Sackho nous ont fait l'honneur de nous rejoindre et partager avec nous ce moment de convivialité.



Photos : Didier Hernoux



*Et pendant ce temps-là...
Marie-Cécile et Anita bossent !*



SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE ET DE LA VIE À AUBERVILLIERS
70 rue Heurtault - 93300 Aubervilliers
Téléphone : 01 49 37 15 43
Courriel : histoire.aubervilliers@yahoo.fr